

DU MÊME AUTEUR

L'IVRESSE DES DIEUX, Série noire, Gallimard, 2002
OR NOIR PEUR BLANCHE, Le Passage, 2003
LA TRIBU DES MORTS, Série noire, Gallimard, 2004

LAURENT MARTIN

DES RIVES LOINTAINES



LE PASSAGE

*Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages
Les fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.*

Arthur Rimbaud

Couverture : Julien Levy

© Le Passage Paris-New York Editions, 2004

Chez nous, on croit aux fantômes.

Et à rien d'autre.

La soif, comme une maladie honteuse, emporte toute vie, toute envie, sur son passage. C'est pour ça qu'ils sont là. Pour étancher, s'épancher, s'apaiser.

Dehors, le soleil cogne, rend le souffle court, le geste lent.

C'est l'été.

Je finis de boire mon premier verre. Gorgée par gorgée. Mais les autres, autour, comme des ombres pâles, ils en sont déjà à leur troisième ou quatrième verre de blanc, blanc sec. Pour étancher.

Une voix, d'un coup, et qui m'appelle.

– Alors mon garçon, tu es déjà là, à traîner parmi les vauriens?

C'est Lucienne qui me parle. De loin, en descendant les escaliers, en criant presque. Sa voix aigre porte à travers tout l'espace. Lucienne, c'est la putain du bar. Une ancienne, une déjà vieille, mais qui garde en elle des vestiges de tendresse. On est

plus d'un à l'avoir perdue, notre innocence, dans les bras lourds de Lucienne.

René, le patron, il lui donne une chambre. Elle attire des clients. Quelques-uns. Rarement. Alors il se paye en nature, avec Lucienne.

René, il sert à qui veut de son vin blanc et sec, une cuvée spéciale, sans s'occuper de l'état physique et pathétique de chacun. Il dit que c'est pas dans sa morale que de faire des reproches aux gens. Et son fonds de commerce s'en porte d'autant mieux.

Ici, il n'y a que des habitués. Il faut vraiment se perdre pour atterrir au *Panama*. Nous, c'est différent. On n'a pas le choix. C'est le seul café de ce coin du monde. Il est tout en longueur, en tables, en bois, en senteurs lourdes d'alcool et de fumée. On y reste souvent debout. Ça coule mieux comme ça.

À cette heure, au mitant du jour, il n'y a que les plus vieux, les plus invalides, les plus chômeurs. Les autres, ils travaillent. Ou ils font semblant. C'est suivant leur tempérament.

On a Adolphe, un type un peu comme un poète. Un poète éthylique. Il n'a jamais rien écrit mais il a beaucoup bu. Il récite des vers sombres quand la boisson et les idées amères lui remontent à la tête. C'est-à-dire souvent. Et il a toujours le même air, un mélange d'absence et de profondeur, qui le rend

incompréhensible pour la plupart des gens. On sait qu'il ne peut plus travailler. Son foie, ses mains, tremblent sans cesse.

On a Ivan et Sergueï aussi. Deux frères, deux jumeaux. Ukrainiens par le sang. Réfugiés par les larmes. Depuis si longtemps. Deux faces rondes rubicondes. Des yeux en amande qui n'ont pas l'air bien vif tellement ils sont cachés en dedans de leurs visages. Plus une dent dans la gueule mais un sourire du diable. Et un accent raclant gagné dans les plaines du Dniepr.

Et Polo, et Raoul, et Luigi. Des vieux qui attendent avec nous, au comptoir, que la journée s'écoule, et Itsik, plus vieux encore, avec des cheveux longs mêlés, mais qui reste assis seul, à une table, et qui regarde le vide devant lui.

Les autres vont arriver ou sont déjà partis. Ceux-là, ce sont les plus fidèles, les plus acharnés.

Lucienne est venue se placer à mon côté. Elle sent un parfum de fleur fanée. Une de ces odeurs qui reviennent et font vomir l'esprit.

Elle commande à René.

Elle avale d'un trait son verre.

– Quelle soif!

– C'est sûr, il fait chaud.

Elle a des yeux noirs brillants déjà noyés dans le vin. Une sorte d'humidité grasse lui brouille la vision. Ici, l'alcool, ça aide à faire passer la vie.

– Je t’ai déjà raconté comment je me suis fait sortir de l’école?

Elle me l’a déjà racontée, cette histoire, mais je l’écoute. Une histoire de surveillant général, de directeur, de discipline.

Quand elle parle, avec sa main, elle se tord nerveusement les cheveux qui sont longs et un peu blonds.

– C’est après que j’ai regretté l’école. Quand il a fallu que je me débrouille toute seule.

Elle s’en va sans rien dire. Son corps vibre légèrement d’émotion. Elle remonte chez elle. Moi, j’ai l’air d’un idiot.

Au-dessus du *Panama*, il y a un hôtel. Un petit hôtel. Quatre chambres. Pas plus. Celle de Lucienne, qui fait ses affaires. Celle de MacArthur, un Écossais. On l’appelle Mac. Justement il entre, un sac à la main. Il salue en grognant ceux qu’il n’a pas encore vus. Il est court, taillé dans un roc. Il a le visage caché par une épaisse barbe tout alourdie par le temps.

Mac, il a débarqué chez nous il y a longtemps déjà. Sa voiture était tombée en panne. Il voulait se rendre en Asie ou en Inde ou ailleurs. Mais loin de l’Écosse, loin de l’ennui, comme il disait. Il n’est jamais reparti d’ici. En cherchant bien, on peut encore trouver dans la décharge, celle qui a poussé derrière les habitations, quelques pièces rouillées de sa vieille automobile. Il a travaillé vingt ans à

l’*Usine*. Puis il est tombé malade. Le cœur. Il a eu quelques sous pour compenser.

En sifflant, en grognant aussi, comme toujours, il monte dans sa chambre.

Les autres chambres, elles sont vides. C’est pour les gens de passage. Mais jamais personne ne passe. Ou rarement. Ou par erreur.

Et je les regarde s’agiter, ces ombres pâles et fidèles, comme pour montrer qu’elles ne sont pas encore tout à fait mortes.

Adolphe qui rigole.

Les Ukrainiens qui hurlent.

Les autres, sauf Itsik, qui poussent des soupirs d’accompagnement.

René qui crie un peu.

– Les gars, faut baisser d’un ton. On vous entend de dehors.

Les Ukrainiens qui répondent.

– Da! Da! Oui! Oui! Patron René.

Mais ils continuent à gueuler leur mélange de slave, de français, d’alcool. Même eux, ils ne doivent pas comprendre ce qu’ils se racontent.

René lève les yeux au ciel, comme s’il n’y avait plus rien à faire. Et il retourne au travail en lançant son torchon par-dessus son épaule, en grattant son crâne lisse et brillant.

Par la porte vitrée, garnie d’une vieille dentelle, j’aperçois Vincent qui passe.

Je lui fais un signe. Il entre rapidement, puis il ressort. Juste le temps de me saluer, de saluer les autres. Il a les yeux et le corps gonflés de fatigue. Mais il conserve intact ce sourire d'archange déchu, se rappelant ses années de désespérance.

Vincent, c'est mon ami, mon ami d'enfance. On a toujours été ensemble, même s'il a deux ans de plus que moi.

Je vais m'asseoir à l'une des tables.

Je sors de ma poche un livre. Un livre usé par les lectures. Pendant quelques instants, je longe les rives et les méandres du *Mississippi* que je connais déjà par cœur. *New Orleans. Baton Rouge. Natchez. Saint Louis. Saint Paul. Saint Cloud...*

Comme une longue plongée dans l'ailleurs. Dans le lointain.

La cloche tinte. Le son acide se répand dans l'air chaud du *Panama*, puis s'immobilise. Un homme entre. Grand voûté dégarni malgré ses vingt ans à peine. Les regards vibrants de vin blanc sec et d'inquiétude fusillent l'intrus. On se sent pris d'une sorte de malaise, de mal-être. La chaleur redouble. On rougit.

Il s'approche du comptoir.

– Un petit rhum.

René le sert. On regarde. On détaille chacun de ses gestes. Il engloutit son petit verre de rhum en

faisant un bruit de succion. Puis il fait claquer le verre sur le comptoir. On sursaute.

Il lance.

– Patron ! Un autre.

Tout le monde l'a reconnu, le grand Louis.

Il dit pour lui-même.

– Ça faisait longtemps !

Oui ! Ça faisait longtemps. On l'avait presque oublié. Deux ans qu'on ne le voyait plus. Deux ans qu'il purgeait sa peine.

René demande.

– T'as l'air bien en forme. T'es sorti depuis quand ?

– Pas plus tard qu'hier.

Il nous regarde, méprisant. Et il ajoute.

– Mais j'en connais beaucoup qu'auraient préféré me voir rester à l'ombre.

– Dis pas de bêtises. T'as vu ton père ? Ta sœur ?

– Pas encore !

Le grand Louis jette des regards perçants à tout le monde. Il détaille les réactions de chacun.

Il arrive sur moi.

– T'as bien changé, petit. T'es presque un homme.

Je lui fais une sorte de sourire.

Lucienne est redescendue. Pour voir. Pour savoir.

Il lui lance.

– T'es encore là, toi ? Remarque, tu tombes bien.

Y'a bien longtemps que j'ai pas touché un corps de femme. Faudra que je vienne te voir un de ces matins.

Elle ne répond pas.
Le grand Louis va pour sortir de l'argent de sa poche.

René l'en empêche.

– Laisse ! C'est pour moi.

Il fait une sale gueule, le grand Louis.

Il demande, avec une voix cassée.

– C'est ma prime de retour ?

– Bien sûr que non !

– J'ai pas besoin de ça ! J'ai pas besoin de ta pitié !

Moi, je paye mes dettes au comptant.

Il attrape quelques pièces. Il les pose sur le comptoir. Il sort en reniflant.

René souffle. La clientèle se dilate, commande d'autres verres de vin blanc et sec.

Moi, je me souviens.

Il y a deux ans déjà que le grand Louis s'est fait prendre. Un soir. À l'intérieur de l'*Usine*. Il voulait voler la caisse. C'est le *Directeur*, monsieur Frémont, qui l'a surpris.

La justice, elle lui a fait payer chèrement son manque d'argent.

Il vient de la *Caserne*, comme nous, mais il n'a jamais voulu travailler, se vendre, se rendre. Son père, Albert, continue de se crever au boulot, à l'*Usine*. Sa mère, elle est morte quand il avait sept ans. D'une rongeur du corps. Il y a sa sœur, aussi.

C'est sûr qu'on aurait préféré qu'il reste en prison.
Et sa présence est comme un signe de malheur.

Je traverse la *Route* en passant par l'épicerie.

La *Route* fond sous la chaleur. Le bitume se répand en grosses masses molles.

La *Route*, c'est l'avenue du Colonel de la Barre. Un type qui est né dans la région, qui s'est rendu célèbre en mourant, comme un brave, dans une quelconque bataille. Mais nous, on l'appelle la *Route*, cette avenue. C'est plus simple. Et des types qui meurent comme des braves, il y en a plus d'un, à l'*Usine*. Sauf qu'ils n'ont pas encore de rue à eux.

Pour la *Route*, il faut imaginer une grande voie bien droite bien triste qui mène à la *Ville* d'un côté et nulle part de l'autre. Elle sépare la *Caserne*, où on habite, de l'*Usine*, où on travaille. Enfin, ceux qui travaillent. Les autres, ils passent leur temps à regarder le temps qui n'avance pas, ou qui avance trop vite. C'est selon.

C'est Françoise, la femme de René, qui tient l'épicerie. Il y a un peu de tout. Avec le bar et l'épicerie, ces deux-là, ils ont le monopole du ravitaillement. C'est important, ici, le ravitaillement. Sinon, il faut prendre un bus, se rendre à la *Ville*, transporter tout ça sur son dos. Ils ne sont pas nombreux, ceux qui ont une automobile ou un engin qui roule. Heureusement que René et sa femme n'abusent pas sur les prix.

J'attrape une pomme au passage. Je sais que Françoise m'a vu, mais elle ne dit jamais rien contre moi.

Bruit sourd ! Bruit sale ! L'*Usine* ronfle, gronde, grince.

Les deux cheminées crachent à pleins poumons tout ce qu'elles peuvent de dioxyde et de carbone. Ça s'élève en plein ciel. Ça forme des nuages sombres et gris. Ça rejoint l'espace. Quelquefois, quand le vent est favorable, cette fumée puante s'en va vers la *Ville*, et on en est bien content. D'autres fois, mais c'est plus rare, ça nous revient sur la tête et on attrape des crises de toux et d'époumement. Surtout les vieux. Surtout l'hiver.

Ils sont plus d'une centaine à s'user la peau, les yeux, les mains, dans l'*Usine*. Des hommes surtout. La plupart des hommes valides de la *Caserne*. Et quelques femmes. Ils n'ont pas le choix. Il n'y a rien d'autre dans le quartier. C'est comme un destin collectif subi accepté, l'*Usine*. Ils lui donnent l'essentiel du temps et des forces qu'ils ont. Et des fois, le jour ne se lève même pas pour les gars de l'*Usine*, ou alors ils ne s'en rendent pas compte. C'est dire.

J'arrive. Je traverse la cour. Des caisses. Des boîtes. Des caisses. De la matière première. Partout. On sait pas vraiment ce qu'on y fait, ce qu'on y transforme, ce qu'on y fabrique, à l'*Usine*. Les plus

anciens disent que c'est pour l'*Armée*. D'autres que c'est pour l'exportation.

Maurice est là.

Toujours vêtu d'un bleu de chauffe, mais avec la tignasse en ordre et les doigts propres. C'est normal. Maurice, c'est le délégué syndical de l'*Usine*. Le défenseur des conditions de travail.

Il s'approche de moi.

– Bonjour, p'tit ! Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je viens pour l'embauche.

– Quoi ?

– Oui ! Je veux travailler.

– À l'*Usine* ? T'es pas un peu malade ? Et tes études ?

– Quelles études ? L'école ? J'en ai plus rien à faire ! J'en sais assez ! Je veux travailler. Je veux aider ma mère.

– Tu veux finir comme nous ? Malade, fatigué, usé ?

– Non ! Moi, je sais que je finirai jamais comme vous. J'ai des projets. Je veux aller en Amérique. Pour voir couler le fleuve *Mississippi*. Mais avant, je veux travailler. J'en ai besoin. Pour le moment. Après on verra.

– Tu fais une connerie, p'tit. Et ton fleuve, il est trop loin d'ici.

– C'est possible. Mais j'irai quand même.

Il me regarde droit dans les yeux. Il doit y voir, au plus profond de moi-même, une violente détermination.

Il fait, l'air vaincu.
 – Bon ! Viens avec moi.
 Il me prend par l'épaule. Il m'aime bien.
 Maurice, c'est comme un grand-oncle.
 Il me conduit à travers l'*Usine*. À travers la chaleur. À travers le bruit.
 On me salue. Je connais tout le monde. Tout le monde me connaît.
 – Salut Joseph !
 – Tiens, c'est le petit Jo.
 Joseph, Jo, c'est moi.
 On arrive dans un couloir. On monte un escalier en fer. On débouche dans un petit hall. Il y a trois portes. Comptabilité. Expéditions. Direction.
 On entre dans le bureau de la direction. Maurice, il n'a même pas frappé à la porte. Il est un peu comme chez lui.
 La direction, c'est une grande salle avec deux bureaux, celui de la secrétaire et celui du *Directeur*.
 Maurice fait.
 – Bonjour, bonjour.
 La secrétaire, Valérie, une jolie brune, la fille d'Albert, la sœur du grand Louis, répond.
 – Bonjour Maurice, bonjour Joseph.
 Je lui lance un large sourire.
 Elle continue son travail de secrétaire.
 On s'approche du *Directeur*.
 Maurice demande.

– Je ne te dérange pas ?
 Le *Directeur*, Paul Frémont, des usines *Frémont et Compagnie*, jette en l'air une vague réponse négative.
 Maurice enchaîne.
 – Je te présente Joseph. Il veut travailler à l'*Usine*.
 Il y a une place aux expéditions.
 Monsieur Frémont me dévisage.
 – C'est guère possible en ce moment. Et puis il est trop jeune. Il a quel âge, ce Joseph ?
 Je réponds, fier et important.
 – Bientôt dix-huit ans. Dans sept jours.
 – On dirait pas. T'as l'air bien jeune.
 – Pourtant c'est vrai !
 Maurice confirme de la tête. Le *Directeur* ne peut que le croire.
 Il me demande.
 – Et c'est quoi ton nom de famille ? Qui est ton père ? De qui tu es le fils ?
 J'hésite.
 Maurice reprend vite la parole.
 – C'est Pozzo. Joseph Pozzo. C'est le fils de Marie Pozzo.
 Le *Directeur* secoue la tête, d'un air de dire qu'il voit qui est ma mère, même si ma mère elle ne travaille pas à l'*Usine*. Il se racle la gorge. Il défait un peu le col de sa chemise. C'est vrai qu'il fait chaud dans le bureau de la direction malgré un ventilateur qui tourne sans cesse.

Les yeux au plafond, il semble réfléchir, le *Directeur*.

– Je ne sais pas. Il est un peu jeune.

Alors je dis.

– J’ai envie et j’ai besoin de travailler. Vous ne serez pas déçu.

Maurice, il me soutient.

– Tu peux bien faire ça pour lui, et pour Marie.

Et en plus, il parle un peu l’anglais. Pour les expéditions, c’est utile.

Le *Directeur* tourne sa tête presque grise vers Maurice.

– D’accord. C’est bien parce que c’est toi.

Il me regarde, avec cette autorité paternelle qui le caractérise.

– Mon garçon, tu peux revenir le jour de tes dix-huit ans. On te fera signer un contrat.

– Merci! Merci! Monsieur le *Directeur*.

Il se replonge dans ses papiers. Sans rien dire d’autre.

On s’en va, avec Maurice.

En partant, on fait un signe à Valérie.

À travers la porte, on l’entend crier, le *Directeur*.

Il réclame un café.

Maurice dit.

– Tu vois, c’est pas un mauvais bougre, Paul.

– C’est sûr!

On retransverse l’*Usine*. Deux grands halls en fer. Des machines un peu partout. Des machines qui

fument. Des machines qui vibrent. Et devant, des gars qui se vident de leur eau, de leur énergie, pour les faire marcher, ces machines. Maurice lève souvent la main. Encourage celui-ci, gueule contre celui-là. C’est le délégué syndical de l’*Usine*. Un homme puissant. Un père adoptif pour tous ces types orphelins de la vie.

À sa suite, on continue de me lancer des signes et des bonjours et des saluts. Je réponds comme un homme, comme un futur camarade, comme un futur chien. Mais moi, j’ai des projets...

Alors, on entend comme un cri, un cri de bête.

Suivi d’un bruit d’alarme.

Suivi d’un mouvement.

Maurice, il comprend tout de suite.

– Vite, plus vite!

Il se met à courir. Je le suis. Les camarades arrêtent les machines. Toutes les machines. Un silence infernal se propage dans l’*Usine*. Sauf le cri de bête. Sauf l’alarme. Des nuages de vapeur traversent les deux grands halls. Dans tous les sens.

On arrive.

Il est là. Un petit Portugais du nom de Jésus Pereira. La main droite avalée, lampée, gobée par la gueule ferreuse d’une machine.

Valérie, la secrétaire, elle arrive en courant, une valise de secours à la main. Elle fait aussi l’infirmière à l’*Usine*. Et elle a pas mal de travail.

Le pauvre Jésus devient blanc de douleur. Maintenant il n'a plus le courage ni la rage de crier. Des camarades le soutiennent. Valérie s'approche. Elle lui parle avec des mots doux. Elle attrape dans la valise de secours une seringue qu'elle plonge dans un liquide. Elle pique le bras droit de Jésus. Maurice me dit à l'oreille qu'il s'agit de morphine. Pour la douleur.

Monsieur Frémont, le *Directeur*, vient nous rejoindre à grands pas. Il est nerveux. Son visage est tordu d'une grimace d'inquiétude.

Il donne l'ordre d'ouvrir la machine pour en extraire la main de Jésus. Les camarades s'y mettent. Lentement, ils dégagent la barre de blocage. Lentement, ils soulèvent le levier de pression. Alors elle rend sa proie, la machine. La main est rouge, rouge écrasée, rouge monstrueuse.

Jésus s'évanouit. C'est ce qu'il a de mieux à faire. On le soutient.

Dans l'affreux silence de l'*Usine* à l'arrêt, entre les vapeurs furieuses des machines endormies, où maintenant l'alarme ne siffle plus, on entend une sirène qui approche.

Deux gars d'une ambulance arrivent avec un brancard.

Maurice me dit que Jésus, il a fini le boulot. Et pour toujours. Car sa main est morte.

Pauvre type. Heureusement qu'il y a la caisse de

secours du syndicat, et la prime que donne monsieur Frémont aux blessés de l'*Usine*.

On place Jésus sur le brancard. Maurice part avec l'ambulance. Il va accompagner le blessé jusqu'à l'hôpital.

Le temps pour moi de ressortir, de respirer un peu d'air, chacun a repris sa place, devant sa machine, comme heureux soulagé de ne pas avoir été, ce jour, la victime de la meute affamée des machines de l'*Usine*. Demain, peut-être ! Même si pour eux, demain n'existe pas.

Je rejoins la *Caserne*.

Notre cité, c'est une ancienne caserne de l'*Armée* reconverte en parc d'habitations pour ouvriers. Son vrai nom c'est la cité-jardin. Mais il n'y a jamais eu de jardin. Juste une triste pelouse avec un arbre pelé au milieu. Et tout autour, trois longs bâtiments en brique de quatre étages. Des bâtiments posés comme ça, les uns perpendiculaires aux autres, pour former un large espace carré, ouvert d'un côté sur la *Route*. Chacun peut apercevoir ses voisins. Et aux heures chaudes du plein été, les fenêtres ouvertes, on s'entend vivre, manger, respirer presque. C'est pas pire que les bâtiments modernes. On ne s'en plaint pas.

On a un vieux gardien, Raoul, mais il est devenu sourd. Et il est plus souvent au *Panama* que dans les

escaliers. Il se contente de sortir les poubelles, de changer les lampes brisées, de s'occuper des détails. Un jour il va disparaître, Raoul. Et plus personne ne s'occupera des détails.

Le soleil brille. Pas un nuage. Le bleu a tout avalé.

Je passe devant Ramdam.

Il bêle.

Ramdam, c'est un mouton. Un vrai mouton. Avec quatre pattes et des poils longs sales. C'est Moustapha qui l'a acheté deux ans plus tôt pour l'*Aïd el kébir*, une fête de par chez lui. Il voulait l'égorger lui-même dans sa baignoire, pour faire plaisir à son Dieu, à son Prophète et à la tradition de ses ancêtres. Mais ses gamins ont tellement gueulé que la pauvre bête a été épargnée, et le Dieu, et le Prophète, et les ancêtres, ils ont dû faire une drôle de tête en voyant pas arriver l'âme du pauvre mouton. Moustapha s'est consolé en se disant que ces gens-là, ils devaient avoir bien assez des autres sacrifices pour tenir jusqu'à l'an prochain. Depuis, Moustapha, il a un peu perdu la foi. Et Ramdam, le mouton, traîne au milieu de la pelouse centrale. Il broute ce qu'il peut, ce qu'il trouve. On lui a construit une sorte de niche avec un vieux baril en fer et une planche en bois. On lui lance de la nourriture, des restes, des déchets, par les fenêtres des appartements. Il se porte plutôt bien. Lui non plus, il ne se plaint pas.

Je lui gratte le crâne. Il me lèche les doigts de sa langue râpeuse.

Adolphe arrive en lignes obliques. Il déambule. Il récite, gueule, quelques vers.

– *Ma femme est morte, je suis libre...*

Avec les autres, ceux qui ont sorti la tête de chez eux, on se demande s'il va réussir à rejoindre son appartement, s'il va réussir à se coucher, s'il va réussir à se faire engueuler par Lili, sa femme, quand elle rentrera de l'*Usine*. Sans doute. Comme tous les autres jours.

Il me jette un sourire plein de vide. Il sait qu'on l'observe. Il fait une sorte de signe de la main. Puis il rentre dans son bâtiment, le bâtiment A, en criant, en beuglant.

– *Ma femme est morte, je suis libre...*

J'attends quelques instants. Des instants dépeuplés.

Le linge blanc qui pend aux fenêtres semble déjà sec. Le soleil commence sa descente et fait disparaître les ombres. La chaleur passe doucement. Seuls, maintenant qu'Adolphe et ses beuglantes ont disparu, les cris de l'*Usine* perturbent le silence. Avec, parfois, quelques souffles sourds, ceux des gens qui siestent, dorment, rêvent. Et les bêlements de Ramdam.

J'entre dans le bâtiment C. Celui de Juliette.

Dans l'escalier, assis sur les marches, un petit livre à la main, il y a Itsik. Lui aussi il a quitté

le *Panama*. Il profite d'un courant d'air qui coule le long de l'escalier depuis le toit pour se rafraîchir.

Je lui raconte l'accident. Il compatit au sort de Jésus Pereira.

Il a une sorte d'accent, un peu allemand, un peu étrange. Je sais qu'il est venu seul, il y a longtemps, d'un coin perdu de Pologne. Il est resté seul toute sa vie. Itzik ne travaille plus. Trop vieux. Mais il a travaillé, comme les autres, à l'*Usine*, dans les bureaux.

Il me dit, alors que je vais le quitter.

– Dieu soit avec toi.

Il parle toujours de Dieu. Je ne sais pas pourquoi. Par chez nous, à la *Caserne*, Dieu n'est pas un type qu'on aime fréquenter. Sans doute que les gens ont beaucoup de choses à lui reprocher.

Je lui fais un signe de la tête, et je poursuis mon chemin.

Au deuxième étage, je sonne. C'est la mère de Juliette qui ouvre.

– Bonjour Joseph.

– Bonjour madame. Juliette est là?

– Oui! Dans sa chambre. Vas-y!

J'entre dans l'appartement. Dans le salon, la radio hurle, crache. Antonio, le père de Juliette, écoute le *Tour de France*.

– Bonjour monsieur!

– C'est toi, Joseph?

– Oui!

Antonio est revêtu d'un maillot multicolore, d'une vieille paire de cuissardes, d'une sorte de casquette. Assis sur un vélo trafiqué, adapté, sans roues, il pédale, pédale, en écoutant le poste qui crie qu'un type s'est échappé, qu'un groupe s'est lancé à sa poursuite. Il transpire, Antonio. Il pédale dans le grand vide, dans le grand rien, tout aveugle qu'il est. Il a perdu la vue à la suite d'un accident, à l'*Usine*, il y a plus de dix ans. Une explosion de vapeur qui lui a brûlé les yeux. Tout l'hiver il s'entraîne sur son vélo, et quand vient l'été, il fait la course en même temps que les champions, chez lui, avec sa radio.

Je lui demande pour lui faire plaisir.

– Vous en êtes où? Est-ce que ça grimpe?

– C'est sûr que ça grimpe, petit! J'ai été lâché dans l'ascension du Galibier. Mais je vais me refaire dans la descente.

Je vois qu'il peine et qu'il souffre.

Alors il se met à crier.

– Ravitaillement! Bon Dieu!

Sa femme arrive avec une gourde et une pâte de fruits.

En sortant de la salle, je lui souhaite bon courage.

– Merci p'tit.

J'ouvre la porte de la chambre de Juliette.

Un bouquet de vanille et de douceur s'empare de moi.

Juliette est à son bureau. Elle travaille. Elle écrit.

Elle veut écrire des livres, faire la journaliste.

– C'est moi!

Elle se retourne pour me tuer du regard.

– T'étais où?

– Nulle part. Une promenade. Une course à faire pour ma mère.

– Joseph, ne me raconte pas d'histoires. Pas à moi. On t'a vu entrer à l'*Usine*.

À la *Caserne*, on ne peut pas faire grand-chose sans que tout le monde soit au courant.

Je m'assois sur son lit.

– Je suis allé chercher du travail.

– Du travail? Du vrai travail?

– Oui! À l'*Usine*!

– À l'*Usine*? T'es pas bien? Et le lycée? Il te reste un an à faire.

– Tout ça, c'est pas important. Je suis pas comme toi. J'ai pas l'intention de faire des études. J'ai juste besoin de travailler.

Elle se désespère. Elle lève les yeux au ciel.

– Pourquoi fais-tu ça? Je pensais que j'avais un peu d'influence sur toi!

Je me lève. Je m'approche. Je lui attrape les mains.

– Plus que tu ne crois!

– Je ne comprends pas!

– Il ne fallait pas que tu me donnes le livre sur le *Mississippi*, celui de Mark Twain.

2.

Ce sont des gamins de la *Caserne* qui l'ont trouvé.

Trois jeunes, Saïd et Karim, les fils de Moustapha, et le petit Yannick, qui étaient à la décharge. Ici, on joue à la décharge. On joue à se créer des mondes antiques disparus. Et on comprend vite, avec les vieux métaux, avec les vieux objets, avec les vieux outils, que tout a une fin.

Ils reviennent en courant, en criant, en chantant.

– Y'a un mort! Y'a un mort! Mort! Mort! Mort!

Pas plus d'émotion que cela.

On se montre à nos fenêtres.

– Un mort? Qu'est-ce que vous racontez là, les gosses?

Ils répondent.

– C'est vrai! C'est très vrai! C'est à la décharge. Il est dessus. Il est mort.

Sans attendre, on s'y précipite tous. Ceux qui ne travaillent pas, bien sûr.

C'est un étrange spectacle.

Le corps est allongé, déplié dans tous les sens, et avec un sourire triste et terrible.